

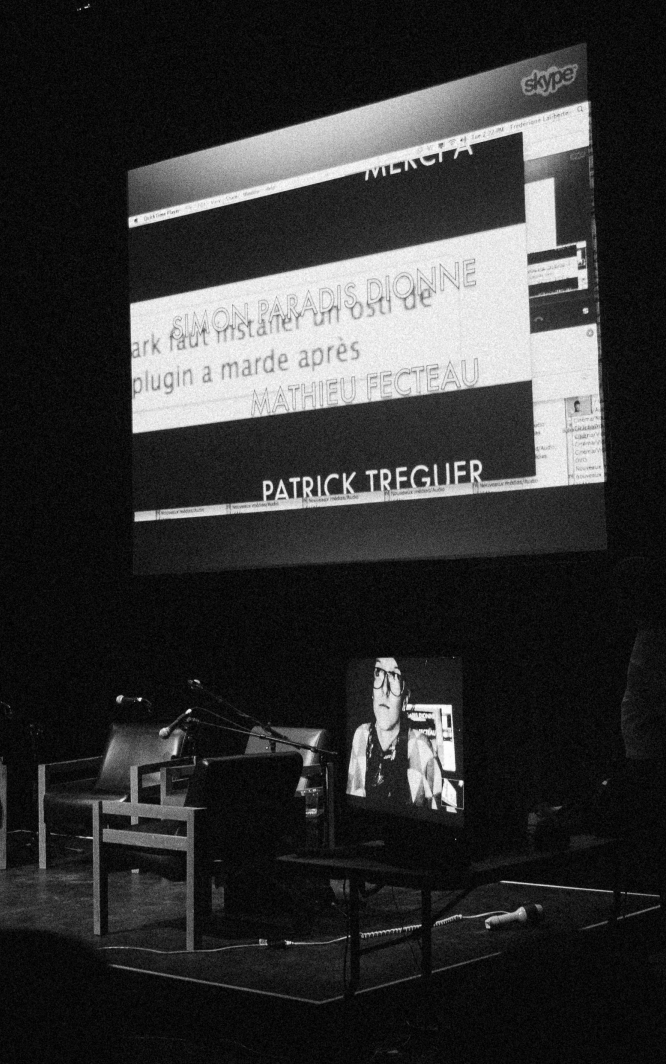


# NOUVEAUX MÉDIAS MÉTODES ET PRATIQUES

ACTES DU COLLOQUE  
TENU À QUÉBEC  
LES 25 ET 26 MARS 2014







## RÉFLEXION POST-COLLOQUE

Vers la mi-janvier, Caroline Gagné, directrice artistique d'Avatar, me contactait pour m'inviter à assister, à titre d'observatrice, à un colloque qu'allait tenir l'organisme au printemps 2014. Avatar, centre d'artistes de la ville de Québec qui se consacre à la création, la production, la diffusion et la circulation d'œuvres en art audio et électronique, est un organe unique en son genre au Québec et au Canada : il joue un rôle essentiel dans l'écologie du milieu artistique, notamment par son ouverture vers l'international. C'est ainsi que, les 25 et 26 mars 2014, avait lieu le colloque *Nouveaux médias : méthodes et pratiques* — et que je m'y retrouvai, attentive, l'oreille tendue.

Commençons par la fin : on a évoqué, lors de la grande rencontre plénière de clôture, l'autodétermination, puis l'indétermination. Ces termes, mentionnés pour la première fois en ces deux jours (du moins à proximité de mes oreilles), m'ont interpellée d'une manière singulière. D'abord parce qu'ils se révélaient être les mots-clés derrière l'entreprise même du colloque, ensuite parce que, devant l'évidence de leur rôle, il me fallait les intégrer à la constellation que j'avais tenté d'étoiler depuis les dernières quarante-huit heures.



Continuons par la fin encore un peu : l'installation-performance *Rainforest IV*, œuvre phare de David Tudor (1968-1973) — pionnier de l'art audio tel qu'on le connaît aujourd'hui —, ouvrait le deuxième jour du colloque, en version performance. L'œuvre était interprétée pour l'occasion par l'artiste sonore Julien Ottavi (également directeur-fondateur d'Apo33, une organisation basée à Nantes), ainsi que des étudiants<sup>1</sup> de l'École des arts visuels de l'Université Laval. Devant *Rainforest IV*, un premier constat s'imposait : il s'agit d'une œuvre dont la modalité d'existence invite à la collaboration et à l'échange. Non seulement a-t-elle fait l'objet d'une création-interprétation collective, mais elle invitait le public lui-même à participer à la deuxième performance sonore qui avait lieu lors du *cocktail* de clôture du colloque.

Maintenant, revenons un peu vers le début. Au fil des présentations, certains éléments sont ressortis de manière plus significative que d'autres. Deux d'entre eux, en particulier, m'ont paru surgir de manière récurrente : d'une part, la présentation de structures et de méthodes qui convoquent la collaboration, et d'autre part, celle de pratiques qui se développent dans l'échange — dont *Rainforest IV* qui, au surplus, se présentait comme un catalyseur réflexif en cette deuxième journée de colloque. Puis, à un moment, j'ai pensé : où sont les nouveaux médias ? Personne ou presque n'en parlait, sinon pour parfois en faire la négation. Si le sujet semblait évacué du colloque, c'est d'abord parce qu'un certain nombre de participants n'étaient pas concernés par lui. Et là encore, j'ai pensé : pourquoi inviter des gens qui sont étrangers aux nouveaux médias dans un colloque sur les nouveaux médias ? Dans quel but ?

Cependant, et c'est le postulat qui se trouvait au cœur du court texte de présentation du colloque, nul besoin à la base de nouveaux médias puisque « les propositions en art actuel visent toujours une finalité *nouveaux médias* ». L'assertion questionne, il faut en convenir : on la relit sur différents tons. Est-ce à dire que créer est un constant processus de réactualisation de l'art, au cœur duquel se trouvent les formes naissantes de ce que l'on nommera éventuellement « nouveaux médias » ? Par ailleurs, comme on l'affirmait dans

---

<sup>1</sup> Les étudiants-artistes de l'Université Laval : Najoua Bennani, Alexandre Bérubé, Audrey Bérubé, Jessica Bilodeau, Marie-Hélène Bochud, Carolyn Fortin, Vincent Fournier, Rosalyn Harrop, Jade Lacroix, Simon Laprise, Francis Ouellet, Rémy Pelletier et Jean-Michel René.



le même texte, il s'agissait de tenir « le pari d'une approche fondée sur une problématique floue ». On a ainsi investi la notion de « média » de « toute forme de structure, de paradigme ou de réseau », technologiques ou non, où vont puiser les artistes pour créer. Ce faisant, on a effectivement créé un flou autour de la notion de « nouveaux médias » : on en a fait un terme imprécis et polysémique, qui excède son propre périmètre de signification et qui, d'une certaine façon, le sort de lui-même, l'amène au-delà de lui-même.

En ouverture du colloque, Émile Morin, modérateur pour l'occasion, citait librement Wayne Ashley (directeur de l'organisation FuturePerfect, sise à New York) en énonçant : « Le nouveau n'est plus nouveau... *What comes next?* » Le colloque d'Avatar est, à mon sens, ultra symptomatique de l'ère post-médiatique/post-numérique<sup>2</sup> dont plusieurs font actuellement le constat. En référence à un au-delà du numérique tel qu'on le connaît, ces termes se sont dernièrement multipliés dans les discours et leur omniprésence devient le fait d'une disparition<sup>3</sup>. Certains l'ont vu venir avant d'autres : Negroponte en parlait déjà en 1998 dans sa dernière chronique mensuelle au *WIRED* (magazine qu'il lançait en 1993), lorsqu'il signait le texte « Beyond Digital », prédisant la banalité programmée du numérique. Plus récemment, la ligne thématique de la dernière édition de Transmediale intitulée *Afterglow* nous annonçait la fin du *party* de l'ère numérique, avec ses promesses d'instantanéité, d'infini immatériel et de communication ubiquitaire. Dans le texte de présentation du festival berlinois, on retrouve notamment cet énoncé : « *Afterglow conjures up the ambivalent state of digital culture, where what seems to remain from the digital revolution is a paradoxical nostalgia for the futuristic high-tech it once promised us but that is now crumbling in our hands. The challenge that this moment poses is how to use that state of post-digital culture between trash and treasure as a still not overdetermined space from which to invent new speculative thought and practice*<sup>4</sup>. » Si l'on se trouve, en effet, à un moment crucial de l'après-révolution technologique — celle où l'on déporte

---

<sup>2</sup> Les termes « post-médiatique »/« post-numérique »/« post-technologique » utilisés dans le présent texte le sont de manière indifférenciée.

<sup>3</sup> Paraphrase de Gregory Chatonsky, d'après le texte de présentation de l'exposition *Histoires d'interactions* d'Emmanuel Lagrange Paquet, présentée dans le cadre de la Biennale internationale d'art numérique, 2014 (<http://bianmontreal.ca/artistes/emmanuel-lagrange-paquet>).

<sup>4</sup> <http://www.transmediale.de/content/afterglow>



nos déchets technologiques vers les continents voisins sous prétexte de leur donner nos vieux « jouets », celle aussi où « obsolescence programmée » sont les mots moteurs des stratégies de mise en marché, celle encore où nous sommes désormais esclaves de nos outils numériques, branchés sur le Web en continu —, il s'agit également d'aménager cet espace encore indéterminé où repenser la situation.

Or, voilà qui remet en contexte l'autodétermination évoquée en clôture du colloque. En énonçant une problématique floue autour de la question des méthodes et des pratiques, Avatar se pose en résistance devant la dictature des discours qui cherchent à définir les pratiques artistiques — et, en l'occurrence, devant les discours technocentristes qui viennent circonscrire certaines pratiques comme on prend possession d'un bien. L'indétermination et, par le fait même, l'autodétermination deviennent alors des conditions essentielles pour stimuler l'émergence des idées et pour réserver un espace de réflexion qui permettrait de repenser les enjeux actuels du post-numérique/médiatique.

Reprenons du début : durant le colloque, on a remarqué, d'une part, la présentation de structures (Patrick Treguer du Lieu multiple) et de méthodes (Danyèle Alain du 3e impérial) qui convoquent la collaboration, et, d'autre part, celle de pratiques (Victoria Stanton, Jackie Summel, Frédérique Laliberté, Alain-Martin Richard) qui se développent dans l'échange. On a aussi observé le peu d'éléments relevant des nouveaux médias et, en l'occurrence, la prévalence d'une logique « post-média » — consciente ou non — sous-jacente à l'entreprise du colloque. Puis, dans une sorte d'aparté, Julien Ottavi et Paul DeMarinis éclairant *Rainforest IV* de manière à lui conférer une aura toute particulière et, à l'évidence, une forme d'autorité.

Cette émergence de motifs calquant différentes modalités des interrelations humaines est-elle une conséquence de la condition post-médiatique actuelle ? Sont-ce nos déserts de déchets technologiques qui nous poussent à réinjecter de l'humain dans nos projets labellisés « futur » ? Ou même, comme l'a évoqué Victoria Stanton lors de la grande discussion plénière, serait-ce la seule option qui pourrait nous sauver de la catastrophe annoncée ? Chose certaine, collaboration et échange sont des stratégies de travail — méthodes ou



pratiques — qui s’inscrivent dans une forme de collectivité : deux êtres sont au minimum nécessaires pour qu’advienne un évènement x. Que l’évènement en question contienne ou non une composante « nouveaux médias », il reste irréductible à l’action concertée d’individus, et donc à un désir sous-jacent, à une motivation ou à une visée. En définitive, l’objet ou l’élément médiatique n’est jamais autrement qu’entre des mains humaines — tendues par le désir —, et parfois les choses nous glissent des mains.

NATHALIE BACHAND



